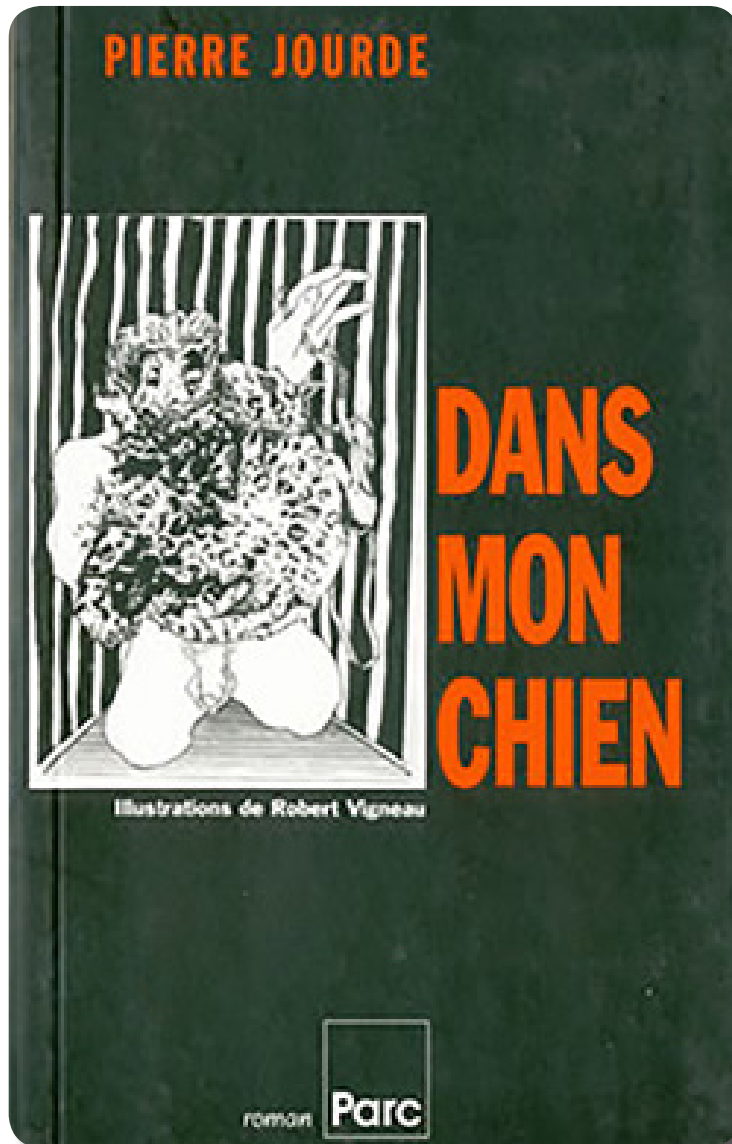


Pierre Jourde - Dans mon chien

Présentation



Dans mon chien est né par hasard, d'une nuit d'insomnie et d'angoisse, durant laquelle l'auteur, convaincu de ne rien valoir intellectuellement et créativement, s'imaginait jeté aux chiens. De ce phantasme sont issues les premières lignes du récit. Le reste s'est développé à partir de ces prémisses. La situation est encore une variante sur la double identité : un homme, digéré par son chien, continue à survivre, morcelé, à l'intérieur de celui-ci, et lutte pour prendre le contrôle de la bête. Est-il homme ou chien ? La suite se développe sur deux plans : à l'extérieur, le récit des aventures picaresques du chien dans le monde. Son hôte tombe amoureux de la jeune femme qui recueille le chien. Mais comment exprimer son amour du fond d'un chien ? A l'intérieur, la lutte de l'homme pour ne pas se laisser absorber totalement dans le chien. A travers les thèmes du démembrement et de la digestion on réinterprète l'histoire de l'univers, on se livre à des spéculations, entrelacées de jeux verbaux, sur la création poétique, dans une rêverie nourrie d'images mythologiques et religieuses (Hécate, Diane et Actéon, le Golgotha, etc.).

Là encore, grotesque et métaphysique se mêlent étroitement. Ce livre, qui tient de la poésie et du récit, a été écrit musicalement, dans la perspective d'une lecture à voix haute. Publié quelques mois après *La Littérature sans estomac*, *Dans mon chien* a fait un bide complet (c'est le cas de le dire). Aucun article ne lui a été consacré, sinon une allusion de Christine Angot dans *Epok*. Quelques extraits ont paru dans la *NRF* et d'autres revues.

Pierre jourde - Dans mon chien

Extrait

- ◆ Tel le vieux sage que l'on vient consulter dans sa grotte reculée, tu pourrais tenter de former des disciples.
- ◆ Fonder une école dont tu resterais le gourou lointain et laconique.
- ◆ Mieux qu'une école : un centre de formation, une usine à écrivains. Les jeunes y apprendraient le métier, mais les vieux littérateurs usés par la recherche de la métaphore pourraient y effectuer des stages de recyclage. Les compositeurs de petites musiques viendraient tenter d'y réentendre la grande clameur.
- ◆ Seulement, il faut trouver la méthode infaillible pour revenir à la puissance de l'aède primordial.
- ◆ Voilà. Comment faire ? On ne peut pas quand même pas jeter aux chiens tous les écrivains ? Si ?
- ◆ Et pourquoi non ? Allez hop, tout le monde dans la fosse.
- ◆ On y bascule les auteurs de polars, en gilets de laine et lunettes, avec les romancières de l'amour dont le crâne supporte l'édifice de vastes permanentes. Des dramaturges très chevelus accompagnent les derniers versificateurs très chenus.
- ◆ La plupart meurent ridiculement . Il fallait s'y attendre. Les lyriques font sous eux. Les épiques appellent leur maman. D'autres prennent des poses pompeuses, bras croisés sur leurs poitrines pleines de mots : qualis artifex pereo. Martyrs de la littérature. Certains tentent même de déclamer. Heureusement, les chiens y mettent vite bon ordre.
- ◆ Une fois tous les écrivains dévorés, on voit s'approcher des grilles acérées protégeant le bord de la fosse un petit groupe de vieillards précautionneux : Le Comité pour le Retour à la Littérature Archaïque, composé d'universitaires chevronnés, de journalistes expérimentés, de vieux académicien n'ayant rien écrit (les autres figuraient au menu). Au fond grondent les molosses. Ayant encore un petit creux, et sentant l'intellectuel, ils tentent de sauter jusqu'aux grilles.

La fermeture au monde facilite l'essor des visions intérieures, dit-on. Quelques bonnes énucléations, dans ton école, produiront des rimeurs passables, quelques archaïques satisfaisants. Bref, une littérature orale de qualité standard.

Cependant, lorsqu'on y réfléchit, inutile de s'arrêter en si bon chemin. On peut améliorer la méthode. A défaut de monstre éloquent, fabriquer un Homère absolu. Si la poule aveugle pond plus, alors le cochon apode fait du lard et le veau écorché du cuir. L'agneau sourd s'attendrit, la vache très diminuée produit du lait entier.

Dès lors que la cécité inspire, pourquoi ne pas y ajouter la surdité et la mutité ? Pourquoi ne pas en outre amputer les impétrants de leurs membres ? Voilà qui facilite la concentration et le retour sur soi. La preuve : Beethoven était dur d'oreille. Renoir n'avait plus de mains. Il y a gros à parier que Socrate fut muet.

A la tête de notre école poétique, nous placerons un excellent chirurgien.

On collera les sortants de chaque promotion, tous hommes-troncs sourds-muets, dans de petites voitures. Non sans les avoir au préalable couronnés de laurier. Des muses à l'allure sévère, mais aux dessous violents, les pousseront. Une longue colonne d'infirmités promenés le long d'une plage par des demoiselles en tailleur et permanente, et voilà la renaissance d'une littérature.

Sa fin aussi, d'ailleurs. En effet, le manchot sourd-muet s'avère peu prolix. Dans ces conditions, plus question de littérature orale. Ni même écrite.

Pierre jourde - Dans mon chien

- ♦ Eh bien tant pis. La littérature orale a quelque chose de pas encore assez archaïque, de déjà trop articulé. Première décadence.
- ♦ Parlez-moi de littérature intestinale : voix enfouie du borborygme, en prise directe sur le corps social. Pas de mots, une pure versification moléculaire, Edda et Kalevala atomiques, interminables mélopées silencieuses se perdant à mesure qu'elles déroulent leurs combinaisons infinies.

Lorsque le soleil réingurgitera la Terre, tous les livres s'embraseront d'un coup. Ils n'auront même pas le temps de brûler. Ils disparaîtront en un flash discret, si rapide que l'œil n'aura pas le temps de le percevoir.

D'ailleurs il n'y aura plus d'œil. Tous les yeux du monde seront en flammes.

« Embrassez-moi », dira l'amante à l'amant. Le temps pour lui d'approcher les moustaches, wouf ! La combustion instantanée couronnera son ardeur.

Les disques durs des ordinateurs, les compacts, les microfilms auront fondu aussi vite que les lunettes pour les lire. Toute la littérature n'aura pas existé.

De ce point de vue, la littérature intestinale est en avance sur son temps : elle n'existe pour personne, se détruit à mesure qu'elle s'écrit. Plus moderne, tu meurs.

Et plus tu meurs, plus tu es moderne.

Rien de moins intellectuel. L'écriture du corps, c'est elle. A peine élaborée, la voilà dispersée comme un vent, un souffle léger que les brises emportent. Le résultat est beaucoup moins grossier que ce qui nous passe par la bouche.

- ♦ Tes régiments d'hommes-troncs ne pousseront pas nécessairement jusqu'à cet arrière-gardisme absolu. Mais pourquoi ne pas se contenter de l'immense matière qui s'élaborera dans leurs cerveaux tout entiers occupés à la création intérieure : la littérature implicite ?

Les amateurs cultivés, les familles admiratives, les vieux professeurs se dissimuleront dans les dunes, munis de jumelles perfectionnées, de longues vues, de téléobjectifs.

Au loin contre les vagues passera la colonne des culs de jattes en voiturette coiffés de leur béret lauréat, le nez chaussé de lunettes noires et les genoux d'un plaid.

Car ces amputés absolus conserveront des genoux spectraux, des mains ombres, un corps fantômatique entier, toujours douloureux et glacé. Il leur servira pour arpenter les utopies.

La brise marine fera voler une bouclette au front des muses infirmières.

Les oiseaux seront ivres d'être parmi l'écume inconnue et les cieux.

Les fans ensablés guetteront les auteurs-troncs, tâcheront de prendre le cliché dont le tirage ornera leur salon. Chacun aura ses préférences. Ils en discuteront, en fin de journée, devant un vin chaud, au bar de la plage.

Dans les chambres des jeunes filles, les photos muettes d'infirmes blêmes prendront la place des posters tonitruants de chanteurs velus.

Bien sûr, aucun de ces génies n'aura jamais proféré un mot. Mais l'important sera de savoir que cette littérature existe, derrière les lunettes noires des infirmes.

N'est-ce pas ce dont on se contente déjà, en général ?

Pierre jourde - Dans mon chien

Qui va là ? Quelle secousse m'a tiré de mes rêves ?

D'autres la suivent, plus violentes.

La perception m'en parvient avec retard, dans un présent légèrement décalé. Le ventre de mon chien se tient aussi éloigné du monde vivant que la surface de Pluton.

Vous aviez raison, mes moi. A force d'entretiens avec la pluralité de mes mondes, je suis devenu aveugle à la terre.

Quelle heure est-il ? Quelle ère ? Est-il encore un cosmos ? Des rues existent-elles encore, y a-t-il de l'air ? Boit-on des bocks le soir sur des terrasses ?

Silence radio.

Vivons-nous seulement ? Ou jouons-nous, pour de muets parterres, des rôles de décomposition ? Hécate ne brûle-t-elle plus que quatre planches ?

Ne suis-je qu'un souvenir désincarné se chuchotant dans l'humus ?

Mais alors, qui cognerait si fort à notre vieil huis vermoulu ? Les phalanges de l'apocalypse ? Mon sommeil dogmatique aurait-il duré si longtemps ?

Les rues sont-elles oubliées ? L'asphalte n'est-il plus qu'un voile de particules à la queue des comètes ?

Et les comètes même, en instance de démolition dans les casses chaotiques ?

Plus de bière, ni de terrasses ? Seul un vieux squelette, attaché à ses habitudes, palpe encore son bock glacé, assis sur le fragment de boulevard que supporte un astéroïde. Il tente de se remémorer mousses et bulles, pressions d'antan, dans le vide quasi absolu. Mais il a aussi oublié qu'il n'avait plus d'encéphale. Au-dessus de sa tête, un lambeau d'auvent bat sous une brise de neutrons.

Le garçon ne viendra pas porter l'addition. Il est à l'état gazeux.

Mais alors, la secousse ? signale-t-elle l'ultime événement sismique ? Sans doute, la terre s'ouvre. Elle montre tout, jusqu'au fond. Aucune couche n'échappe au regard incisif du Juge. L'or se redore et les gisants s'éveillent. La chair afflue à l'os. La peau et la viande reprennent leur idylle interrompue. Les monnaies et les morts, les trilobites et les trésors se recomposent et revivent. Plus nus qu'ils ne furent jamais, les habitants de Josaphat se tordent dans les affres de leur définitive naissance, ainsi que des vers exhumés par la bêche.

Pierre jourde - Dans mon chien

Si c'est le cas, mieux vaut attendre avant de faire mon entrée sous les starlights. Je crains de n'avoir plus rien à me mettre. A qui me demandera de décliner mon identité, que pourrai-je répondre ?

Moi ? Mais l'essentiel de ce qui fut moi a fait les choux gras du chien.

Chien ? Mais ce chien me demeure étranger, en dépit de tous mes efforts pour m'immiscer dans sa canicité.

Ainsi, pour refaire du chien, il faudrait me prendre ce qui m'appartient.

Inversement, on ne peut me restaurer sans enlever au chien ce qui a nourri son identité.

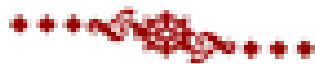
Je surgirai conjectural, fait de bric et de broc, mi-moi mi-chien. Que jugera-t-on alors ?

J'y songe : n'en est il pas de même pour tous les vivants ?

Il y aura des cas épineux. Les noyés pendant des siècles ont abrité dans leurs ventres des portées d'alevins. Ils ont été les nourrices de ces foules anonymes dont on fait les pêches miraculeuses. Qui mange du haddock se gave de capitaine au long cours, qui finit la brandade fait bombance de conquistador. Il ne faut pas se fier aux apparences. Ce beau jeune homme rose nourri à la crevette et au tourteau est en réalité un flibustier borgne imbibé de rhum. Il a beau être né Limoges, il sort des Sargasses. D'où cette coquetterie dans le regard et ce goût pour la planche à voile.

Mais en ce moment même alors, ce doit être la foire d'empoigne. A peine éveillés, les défunts inachevés se disputent les peaux et s'arrachent les cheveux. A moi cet œil ! rends-moi ma jambe ! Un seul fémur pour deux, et chacun tire de son côté. On éviscère le voisin, on lui barbote les pectoraux pour en recouvrir hâtivement sa propre cage thoracique. On s'empoigne, sans mains, on se poursuit , sans jambes.

On assiste à des scènes affreuses. Des mères déshabillant leurs enfants d'eux-mêmes pour récupérer ce qu'elles leur avaient passé. Des descendants fouillant dans les nippes et les fripes de leurs ancêtres afin d'y retrouver leurs corps. Sur toute la surface éventrée du globe se déroule la grande émeute macabre.



Pierre jourde - Dans mon chien

celle alanguie, tout mon teckel m'invite à la sieste.

J'aurais dû m'en douter. Ce chien n'est pas à la mesure des ambitions que j'avais pour lui. Jamais il ne sera la Bête de l'apocalypse, le dernier hound.

Souviens-toi. Interrogation écrite. Qu'est-ce que l'amour ?

Quelqu'un ? Une manucure ? Nenni. Un vieux professeur de physique ? Pas plus.

Quelque chose ? Un lorgnon ? Pas le moins du monde. L'eau dans la carafe ? Aucune chance.

L'amour, mon toutou, c'est le rien. Ce rien qu'ils craignent tous, auquel ils aspirent secrètement. Ce rien aux puissantes mâchoires, qui ne saisit pas les mollets sans manger les mollets, qui ne saute pas à la gorge sans faire un festin de gorge.

La carafe se resserre sur son verre. Elle blottit dans ses jupes toutes ses petites molécules, passe sa vie à les recompter. On ne sait jamais. (Autrefois je me demandais souvent à quoi s'occupaient les choses dans leur existence un peu monotone de choses. A présent je le sais, dans ton ventre métaphysicien : les choses se recomptent, et ce comput éternel les endort éternellement).

On ne sait jamais. Elle aurait vite fait, se dit la craintive pécore, elle aurait vite fait, ma petite molécule de carafe, de partir sur les chemins buissonniers. La grande gueule du vide l'attend là-bas, dans la forêt des choses.

Alors la carafe est prise de cafard. Elle invoque le dieu des carafes, le Contenant suprême qui maintient les carafes dans leur forme.

Voilà pourquoi on n'épouse pas les carafes. Eternelles belles au bois dormant, elles restent enfermées dans leur lucide somnolence.

Je vais te faire une confidence, mon bon chien, sur mes amours passées. Tu sauras tout de ma vie avant toi.

A l'époque où je méditais sur l'amour, il m'est arrivé de songer à me marier avec une cruche.

Je l'avais rencontrée un jour de foire à la brocante. Ses courbes élégantes, le galbe parfait de ses anses m'avaient séduit au premier coup d'œil. Nous nous étions fiancés.

Nous vécûmes ensemble de merveilleux instants. Longtemps la fraîcheur que je puisais à ses lèvres me désaltéra. Je ne me lassais pas de sentir sous mes doigts le grain de son grès. Sa grâce rustique me ravissait.

En revanche, elle ne me fit pas honneur en société. Je l'emmenais dîner en ville. Durant tout le repas, elle restait coite. Impossible de lui tirer la moindre repartie, la plus mince anecdote.

Ma cruche ne touchait même pas à son assiette. Elle demeurait raide et silencieuse sur la chaise où je l'avais laissée en arrivant.

Tout le monde nous regardait d'un air narquois, ma cruche et moi.

Il y avait plus grave. A mes assauts amoureux, elle opposait des jambes obstinément closes. Une profonde pudeur, une réserve insurmontable semblaient l'empêcher de s'ouvrir à l'amour. En vain je la caressais des nuits entières.

J'aurais tant souhaité que notre union fût féconde.

Pierre jourde - Dans mon chien

A quoi bon s'unir aux choses, sinon ?

Mais je compris que nous n'aurions jamais de petits cruchons.

Je l'ai brutalement laissée tomber. Notre amour s'est brisé là.

Par la suite, j'eus d'autres aventures : avec une dame-jeanne ; avec une portière. Je connus une liaison éphémère avec une cocotte. Je m'encanaillai avec une louche, me mis à la colle avec une enveloppe timbrée. Je fis de l'équitation avec une petite cuiller. Je n'avais pas de préjugés : un chrysanthème très efféminé fut longtemps mon compagnon. Mais ces amours grecques me lassèrent. D'ailleurs mon chrysanthème me trompait avec le premier venu, un appendice, des orgues. Il fit même ses délices d'un tentacule, travesti en membrane.

A l'époque, je fréquentais le milieu musical. Je séduisis une contrebasse. Je culbutai une grosse caisse.

J'ai même abusé d'une viole.

J'avais rêvé de graver mes gênes dans l'épaisseur opaque des substances . De reconnaître mes traits dans le bois d'un bureau, quelque chose de mon caractère dans celui d'un vase.

Un jour, me disais-je, viendra au monde un être qui tiendra de moi et du tabouret.

Toujours mes amours avec les choses furent éphémères et stériles.

Tel est le destin de qui s'attache à la créature, s'adonne à l'idôlatry des substances.

N'était-il pas plus beau, et plus exigeant, notre bel eros, du temps d'Hécate ?

Elle aussi a succombé à l'amour de la créature. Ça ne lui a pas réussi.

Mon berger d'amour, souviens-toi comme tu poussais des ouailles douloureuses vers le bercail de l'amour. Souviens-toi comme ils tenaient tous à leur intérieur, à leur complication humide, comme si vers l'infiniment petit d'eux-mêmes ils avaient pu échapper au grand dieu dévorateur. Sous ma sage direction, régi par mes impulsions secrètes, tu dispersais joyeusement toutes ces chinoiseries superflues. Tu arrachais d'un coup leur literie de vieux malades pelotonnés dans leurs draps de chair. Dehors ! de l'air !

Ces énigmes replètes, tu les livrais au grand rien de l'amour pur.

Ils cessaient de se ressembler, revenaient à l'informe.

De leur intimité, on ne pouvait plus rien ignorer.

La lumière pénétrait au fond de leurs replis.

Les vieilles étoiles tremblantes se penchaient sur leurs corps palpitants de nourrissons. Jamais ils n'avaient été si nus. Elles clignaient un peu de l'œil. Finissaient par reconnaître les traits du grand ancêtre, du vide originel. « C'est lui tout craché ». Elles se réjouissaient dans leurs cœurs froids. « Cet enfant épouvantable a tout pour réussir : il ne sera rien du tout ».

Mais tu ne m'entends même plus, mon bull, tu bulles, fais le coq en pâte. Te replies frileusement sur des promesses de plénitude. Plus de consommation des siècles, mais la confiture du présent. En guise de renaissance, tu joues au pavillon phénix. On pourrait circuler dans tes pièces en chaussons, poser des napperons sur les organes et des castagnettes aux parois.

Pierre Jourde - Dans mon chien

Presse

Arald

[...] Au détour de cette plongée gore et hallucinée dans les profondeurs d'Eros et Thanatos émergent des réflexions jubilatoires et apocalyptiques sur l'écriture et les écrivains, telles celle sur l'usine à écrivains. Souvent une autodérision salvatrice repêche in extremis le calembour éculé [...]

Philippe Annocque, Hublots

« Est-ce bien moi qui ai fait ce que j'ai fait ? Peut-être s'achève ici la vie d'un autre. Un autre sans chair, un autre aveugle et glacé, paquet de connexions calculateurs, petit amas d'humeur chagrine acharné à être. »

Pierre Jourde, Dans mon chien, PARC édition, 2002.

J'ai fini Dans mon chien. « Dans mon chien », c'est là (ou plutôt c'est de là, depuis là) que se passe ce récit évidemment peu banal que je ne raconterai pas, n'expliquerai pas ; puisque au fond (d') ici je ne parle que de moi. Moi on ne sait jamais bien ce que c'est, dans mon chien non plus on ne le sait pas, forcément, on le sait encore moins ; dès lors qu'il nous dévore.

Avant de lire Dans mon chien j'avais (j'ai toujours) dans mon dos deux dos jumeaux que je sentais un peu ironiques (dans mon dos sont les rayons de la bibliothèque). Ironie de la gémellité car rares sont les livres d'un même auteur, publiés par le même éditeur, qui au moins en surface se ressemblent aussi peu que L'heure et l'ombre (L'Esprit des Péninsules 2006) et La Cantatrice avariée (paru en 2008 chez le même éditeur). Quant à Pays perdu, lu encore avant, c'est encore vraiment autre chose. Bien sûr on peut dire que ce sont des genres, ou des sujets différents. On n'aura pas dit grand-chose (qu'on ne compte pas non plus sur moi pour dire grand-chose).

Il y a, peut-être, des auteurs qui ne changent que quelques mots par livre – et ces variations sont très belles. Il y en a aussi peut-être qui, jamais, ne sont le même.

Dans mon chien, tout de même, me renvoie à la Cantatrice avariée. Même si ce roman, dernier en date, assume a priori davantage le genre en (se) jouant (de) l'intrigue ; les affinités sont manifestes. Il y a là quelque chose, sans doute, quelque chose de défait, d'épars qui tient à cœur à l'auteur, j'imagine. Un flottement des contours. Un sentiment aigu du disparate. D'où, peut-être, ce désir d'apparente disparité dans l'œuvre entière. Je dis peut-être des bêtises : je me contente d'imaginer ; je n'ai pas lu tout Pierre Jourde. Et d'ailleurs, même si j'avais « tout » lu, je n'aurais pas tout lu. Et qui plus est : il n'a pas tout écrit. Et il ne proposera à la lecture que ce qu'il jugera possible. Mais il est peut-être moins « tout » qu'un autre.

Des strates, des veines, la plupart du temps invisibles parcourent le sol du domaine. Belle promenade sur les affleurements.